

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 21

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne.
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

4 fr.

en s'adressant à l'administration, Pré-
du-Marché 9, Lausanne.

Sommaire du Numéro du 22 mai 1920. — Vive nous !
(J. M.). — LO VILHIO DÈVESÀ : Lo generat
(Marc à Louis). — N'effeuillez pas la marguerite
(M. Rieux-Vausenne). — Première lettre à un jeune
ami (R. Molles). — Vous savez, cousine, c'est entre
nous ! — Le salon et la cave. — FEUILLETON : Fumée,
suite (B. Dumur).



VIVE NOUS !

BH ! oui, vive nous ! Pourquoi pas, après tout. Nous autres, Vaudois, avons, dimanche dernier, donné un magnifique exemple de volonté et de patriotisme. Il fallait que la Suisse romande assurât par une majorité imposante d'acceptants l'accession de la Suisse à la Société des Nations. Il fallait que cette majorité contre-balançât la majorité négative dont nous étions menacés du côté de l'est et du nord, c'est-à-dire du côté où il y a le grand nombre et l'ordinaire vouloir. Or dans la Suisse romande, c'est le canton de Vaud qui fournit, en pareil cas, le gros appoint. C'est sur lui que comptent, pour la faire triompher, ceux qui partagent son opinion; c'est lui que craignent le plus ceux qui sont d'avis contraire au sien. Mais de part et d'autre on escompte en pareil cas notre indolence, notre hésitation, notre lenteur à nous décider. Les uns ont peur que cette indolence ne puisse être vaincue et ne compromette le succès; les autres comptent sur elle comme sur un précieux atout dans leur jeu. Trop souvent, ces craintes et ces espérances se sont justifiées. Quand il en a été ainsi, nous avons toujours eu tort et sujet à regrets. Quand, au contraire, nous avons maîtrisé cette indolence native, nous n'avons eu qu'à nous en féliciter et tout le pays avec nous, car ce fut toujours pour son bien et sa prospérité.

Samedi et dimanche, donc, après une campagne de propagande extraordinairement intense, il est vrai, les Vaudois se sont levés comme un seul homme pour marcher au scrutin. Ce beau geste a produit tout son effet; nous avons emporté le morceau. Le vote magnifique du peuple vaudois a été vivement acclamé dans tous les milieux où l'on partage nos sentiments. Dans l'autre camp, on en a été abasourdi. On s'attendait bien à cette résistance des Vaudois, mais on ne la soupçonnait point si unanime et si forte. Nous mêmes en avons été surpris. Et puis, dans le vote des Vaudois, pas de réticences, pas de sous-entendus, pas d'idées de

derrière la tête. Ils ont voté oui parce qu'ils désirent sincèrement la paix du monde, la concorde entre les peuples et qu'ils espèrent que la Société des Nations collaborera efficacement à la réalisation de ce désir. Les Vaudois sont bons enfants.

Eh bien ! indépendamment des avantages nationaux et internationaux qui plaident en faveur de notre accession à la Société des Nations, cette levée en masse aura pour effet d'augmenter notre crédit. On croira plus et mieux en nous désormais. Ça démentira un peu, sinon complètement, cette réputation d'indolence dont nous avons parlé plus haut et qu'on nous a faite, à tort ou à raison. On saura que dans le canton de Vaud, quand il le faut, on trouve à qui parler. Nous sommes là, pour un coup !

Il est bon que ceux qui pensent comme nous et envisagent de la même façon que nous et le patriotisme et le rôle de la Suisse dans le monde sachent que nous sommes assez puissants pour défendre et assurer le succès de nos idées. Il importe aussi que de l'autre côté on se persuade bien qu'il faut compter avec nous, que, malgré notre nature bonhomme, nous savons ce que nous voulons, que nous ne sommes plus de petits garçons et qu'il est vain de vouloir nous morigéner. Et c'est ainsi, grâce à ce récit réciproque qui de plus en plus naît du sentiment de forces respectives, que l'on fait bon ménage et qu'on maintient l'équilibre indispensable à la bonne marche du pays tout entier. Il est également funeste au vainqueur et au vaincu de l'être toujours; c'est contraire à l'ordre normal.

Mais maintenant ne gâtons pas la légitime joie que nous procure la victoire par des ressentiments qui n'ont plus sujet d'exister. Oublions les escarmouches un peu vives de la lutte, sachant bien qu'elles ne sont pas toujours la conséquence de sentiments profonds, mais seulement l'effet passager de l'excitation et de la nervosité qui résultent de la chaleur de l'action et de l'ardent désir de vaincre.

Le jour où la Suisse entre dans la Société des Nations, qui veut être un instrument de pacification entre les peuples, il ne faut pas qu'elle donne au monde le spectacle de dissentiments et de discordes, sous son toit six fois séculaire. Vainqueurs et vaincus tendons-nous franchement, loyalement la main, nous avons lutté à armes courtoises. Et, en avant, de concert, vers la paix, la justice et la fraternité universelles.

J. M.

Le bon truc. (Echo de la mobilisation.)

Le capitaine. — Qui devait monter la garde, hier soir, devant le local ?

Un soldat. — C'est moi, mon capitaine.

Le capitaine. — Eh bien, quand j'ai passé, je n'ai personne vu.

Le soldat. — Mais moi je vous ai vu, mon capitaine.

Le capitaine. — Comment ça ?

Le soldat. — Mais oui, j'étais là-bas sous ce gros poirier en train de... reboutonner ma culotte !

Sur le tram. — Le conducteur, à une grosse dame qui reste debout :

— Vous n'avez pas de quoi vous asseoir, madame ?

— Mais si, monsieur; seulement je ne sais pas où... le mettre !

Entre médecins. — Je crois, disait un jeune médecin, que les mauvais cuisiniers nous fournissent la moitié de nos clients.

— C'est vrai, répliqua un vieux clinicien, et les bons, l'autre moitié.



LO GENERAT

(La tsanson de la mère-grand

Que fasâi trot ! trot ! trot ! à son petit enfant.)

Trot ! trot ! trot !
Madama dè Brot
Qu'è tsesâte dein lo pacot.
Monsu dè Velâ
La vint relèvà
Avoué son petit tsè
Tot eimpacotâ !
Couï !

Su lè dzênâo de mère-grand
Tin-tè bin ! tin-tè, mon eifant,
A tsevu ! N'ausse dan pas pouâre !
Tè rafteri onn'histoire,
Onna galèz'histoire, iena de générât.
Tin tè, mon tot galé, trot ! trot ! trot ! tin tè drâ...
On générât fameux, que s'appelâve Ulrique
Et demorâve tot per lè contre Zurichue.

Tra ! tra ! tra !
Clli générât
L'è tsesâ
Du lo cholâ.
Nion l'a relèvà.

Sâi dzeinti, fâ lo galé boutte.
Laisse mè eimbransi tè djoûte.
Va pas tè betâ à bouèlà,
A potèyi et à lulâ.

Le bramâve assebin noutron monsu Ulrique,
On l'ouïâ crenâ du Dzenêva à Zurichue,
Et vo resseimbilliâi prâo âi taupe ti lè dou :
Vo z'âi tote la foorce âo bet dau boutafrou.

Trot ! trot ! trot !
Madama dè Brot
Qu'è tsesâte dein lo pacot.

Lah ! t'i pênabllio, mon valet,
Vouâiti-vâi clli petit craset
Avoué son dzerno dau tonnerre
Aitsè que sè foin colère.

Quemet l'autro te piatè et lè dzein ie desant :
« Quand l'è bin courouci fâ dâi pi et dâi man !
Mâ contre lè Romands, clli générât Ulrique
Fâ fû dâi quatro pi : ie l'è quemet lè pique ! »

Tra ! tra ! tra !
Lo générât
L'è tsesâ
Du lo cholâ.
Nion l'a relèvà.

Tè on baisi su la frimousse
Mon pourrion ! mon gâtion ! mon mousse !
Trot ! trot ! no vein tot ballameint
T'a lo mor destra rovilleint,

Et l'œillère la né. On crâirâi vère Ulrique :
Aprî lè votachon, lo dyerriè de Zurique
Tant ie fut vergognâo, tant l'avâi cresenâ,
Qu'avâi lo mor ein fû et rodzo âo bet dau nâ !

Trot ! trot ! trot !
Madama dè Brot
Qu'è tsesâte dein lo pacot.

Te vâo dêcheindre, mon petit,
Po pouâi allâ foutemassî
Pè lo pâilo, pè la cousena,
Frèza êcoulette et toupèna.
Atant l'autro que tè, ti doû, mon acheintion !
Vo dèguenautsî tot, mettè tò à bocllion.
Sant quemet lè derbon, mon boubo et pu Ulrique :
Mè travaillant, mè de mau fant, cein lè on tique.

Tra ! tra ! tra !
Lo générât
Qu'è tsesâ
Du lo cholâ.
Tot eimpacotâ
Nion l'a relèvâ.
Gâ !

Marc à Louis, du Conteur.

N'EFFEUILLEZ PAS LA MARGUERITE

NOS prés, en plein épanouissement, sont constellés de marguerites, la fleur toujours gracieuse, sourire du printemps épanoui. C'est ce qui nous a donné idée de reproduire les lignes que voici, publiées il y a bien des années dans le *Conteur*. Elles sont tout à fait de saison et feront sûrement plaisir à nos lectrices actuelles, qui sont apparemment bien trop jeunes pour les connaître déjà.

N'effeuillez pas la marguerite,
Cela vous porterait malheur.

Un peu... Beaucoup... Passionnément... Pas du tout... Un peu ! !

— Tu viens, passant, d'effeuiller une première marguerite; tu viens d'interroger le mystérieux oracle... et, dis-moi, que t'a-t-il répondu ?

— « Un peu ! »

— Ah ! restes-en là, passant, si tu ne recherches que le vrai et tranquille bonheur. Restes-en là, n'interroge pas à nouveau, ne cueille pas une autre fleur, car, vois-tu, en amour aussi, le trop est l'ennemi du bien.

Un peu !... Qu'as-tu donc à désirer de plus ?

Tu l'as prise, cette marguerite, ayant bien vu que dans sa couronne blanche un pétale manquait déjà, emporté par les premières caresses de la brise du matin, et que ce pétale absent était justement celui qui l'aurait répondu : « Beaucoup ».

Un peu !... Qu'espères-tu donc trouver de mieux ? Et si peut-être, ce n'est pas encore le bonheur rêvé, n'en est-ce pas, tout au moins, la promesse et l'espérance ? Après la brise du matin, le chaud soleil de midi viendra qui redonnera une nouvelle sève à cette fleur et lui rendra la feuille que tu convoites.

Mais, tu ne veux rien entendre. Midi est trop loin, selon toi, et tu exiges de la pauvre pâquerette une réponse immédiate, une réponse conforme à tes désirs impatients. Sois donc servi à souhait...

L'oracle a parlé encore... il a parlé et pour te dire, cette fois, le mot magique et décevant : « passionnément ».

Te voilà maintenant au comble de tes vœux. Le bonheur est à toi, complet, sans mélange. Tu le tiens avec cette petite feuille blanche qui tremble entre tes doigts... qui tremble en murmurant toujours le même mot, le mot décevant et magique : « passionnément ».

Oh ! garde-le bien, ton bonheur, car le destin veille...

Serre-la bien la petite feuille blanche, car... Mais c'en est fait déjà, l'orage a passé, emportant tout ! Il ne te reste de ce bonheur de tout à l'heure que le souvenir et les regrets... Il ne te reste de la petite feuille blanche qu'un peu de pollen au bout des doigts.

Mais je t'entends... Tu espères bientôt retrouver

ce que tu viens de perdre, n'est-ce pas ? Hélas ! ignores-tu donc que jamais la marguerite capricieuse ne se répète et que l'amour parti est à jamais perdu.

Oui, va, effeuille, effeuille : « un peu, beaucoup ». Effeuille encore : « passionnément »... Effeuille toujours : « plus du tout ».

M. Rieux-Vausenne.

Une bonne société. — Cela se passait le 16 mai, dans une de nos bonnes petites villes vaudoises :

— Tu iras voter, au moins, Ferdinand ! disait une femme à son mari, un peu indolent.

— Hum !... Peut-être...

— Comment, peut-être ? N'as-tu pas honte. Tu iras voter !

— Oué... oué... n'aie pas peur.

— Et qu'est-ce que tu vas voter ?

— Oh ! bien... je sais pas encore... oui ou non.

— Ecoute, Ferdinand, fais pas le fou; tu vas aller voter oui et puis comme tu ne fais encore partie d'aucune société, tu entreras dans celle-là.

PREMIERE LETTRE

A un jeune ami pour lui dire comment j'entends qu'un homme s'adonne aux sports.

Berne, 4 mai.

Le sport doit être au corps ce que le labour est à la terre.

La maladie creuse, en catimini, des cavités énormes; la névrose s'empare des esprits et y implante ses idées fixes; les passions malsaines ne lâchent pied que sous l'arc-boutant de la volonté et non sans avoir laissé de funestes traces de leur passage; et la vie, enfin, telle qu'elle est après la déformation que lui a fait subir la civilisation humaine, destructrice quotidienne, fait son œuvre néfaste au fond des usines, des ateliers et des bureaux. Pour lutter contre cette alliance hostile quoi ? un pauvre corps amaigri, abandonné de tout temps à son triste sort et seul en face de tant d'ennemis du dehors et du dedans.

Réaction, crie une voix. Réagissez, dit le médecin à son patient docile à des soins impuissants. Réagir, dit à son confident l'ami intime; réagir, dit le père à l'enfant. Réagir : mot consolateur qui résonne comme un écho lointain à l'oreille des accablés et des désenchantés.

Et cependant, un homme est là qui a compris. Non pas l'athlète qui bande ses muscles hypertrophiés et s'efforce d'atteindre le record malsain, assouvissant ainsi comme d'autres les assouvissent, ses passions d'homme; mais un lutteur dont la vie est faite tout comme celle des autres, de réactions continues et qui, tandis que d'autres sommeillent et se complaisent dans un long engourdissement, répond : « présent », à l'aurore, dans le grand « matin calme » avec l'aube pour auréole.

Sans effort il puise dans l'air vivifiant et dans ses exercices physiques une force féconde et créatrice et comme chaque jour est un recommencement, chaque jour il recommence.

Il s'achemine ensuite vers le « devoir » journalier, l'humeur joyeuse à cause de l'apaisement qui est en lui et de son assainissement moral et devient alors pour tout son entourage une source d'étonnement infini.

Un tel sportsman existe-t-il ? ou n'est-ce là que l'image gratuite d'un sportsman idéal ?

Certes il existe. Vous ne trouverez son nom nulle part : il n'a jamais tenté de battre un record. Il est simplement un humble adepte d'une saine morale. Il satisfait aux besoins de son corps qui appelait au secours. Il n'a d'autre raison que celle fournie par son intelligence, à savoir, qu'il faut à l'esprit qui se développe, une force corporelle proportionnée à l'effort exigé par son travail intellectuel, qu'on enseme la terre qu'après l'avoir soigneusement retournée et que les choses ne se développent sans détriment pour l'une ou l'autre qu'en raison d'un juste équilibre.

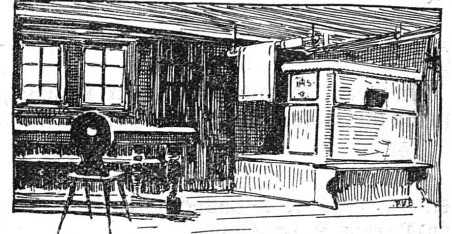
Et si d'aucuns ont été terrifiés par les exigences du sport moderne, si le record qu'il faut battre, le prix qu'il faut remporter les a tenus à l'écart de tout exercice physique, c'est qu'ils trouvaient le remède pire que le mal et qu'à tout prendre le repos calme qu'ils demandaient à une inertie com-

plète leur était plus salubre que les folles prouesses des « passionnés » du sport. Mais qu'on leur donne à ceux-là mêmes ce qu'ils souhaiteraient trouver : La possibilité de goûter selon leurs forces et leurs moyens aux bienfaits de la culture physique, peut-être alors se hasarderaient-ils à faire un effort vers une vie meilleure. A dater de ce jour, plus de doute qu'ils ne prennent plaisir à vivre moins paresseusement, à cause de l'apaisement qui s'ensuit et de la joie de vivre qu'implique l'assainissement moral de l'individu.

Car le sport doit être au corps ce que le labour est à la terre.

(A suivre)

R. Molles.



VOUS SAVEZ, COUSINE, C'EST ENTRE NOUS !

AH ! c'est vous, cousine Julie ? que vous êtes pourtant gentille de venir me faire une visite !

— Oui, c'est moi ! Voyez, je n'y tenais plus; il fallait absolument que je fasse une petite sortie. Etes-vous comme moi ? cette neige vous donne-t-elle aussi l'ennui ?... Je n'ai aucune idée d'avoir passé un hiver aussi désagréable. Les hommes ne font qu'aller et venir par les portes sans seulement se donner la peine d'essuyer leurs socques, ce qui fait que la chambre a toujours l'air sale et en désordre !

Il n'y a que mon vieux qui ne m'apporte pas de neige, car il est trop frileux pour mettre le nez dehors; mais je crois que c'est encore lui qui me va le plus sur les nerfs. Toute la journée il est là, appuyé contre le fourneau, et la pipe à la bouche. Cette fumée me remplit l'estomac; et de voir cet homme toujours là, devant mes yeux, on ne saurait se figurer le noir que ça me donne !

Aussi j'ai pensé après midi : prends ton ouvrage et va un peu chez la cousine qui doit être seule, car son mari n'est pas toute la journée collé au fourneau, lui !

— Oh ! pour cela, ce n'est pas le mien qui m'ennuie par la maison; il aime si tellement jouer aux cartes et bavarder que, sitôt hors de table, il retourne faire une partie. Je comprends bien qu'il ne se plaise guère avec moi, parce que tout ce qu'il me dit m'intéresse si peu que je ne lui réponds jamais rien, à lui qui ne peut pas rester la bouche fermée.

— Oui, il aime assez causer, le cousin; ce n'est pas un vieux poitu comme le mien... A propos, pendant que j'y pense, et c'est un peu ce qui m'a fait venir, avez-vous entendu parler de la Rosalie P... ?

— Eh bien ! non; personne ne m'en a rien dit !

— Alors, si vous me promettez de n'en souffler un mot à âme qui vive, je veux vous apprendre une chose qu'on m'a confiée en grand secret. Il paraît qu'elle va se remarier. Vous ne devineriez jamais avec qui, un vrai rien du tout !

— Est-ce possible ? est-ce qu'une femme qui en a tant vu avec son premier mari peut avoir l'idée d'en prendre un second ? Mais ces veuves sont toutes les mêmes; elles ne sont pas plutôt tranquilles qu'elles meurent d'envie de se remettre la corde au cou... Il faut que la Rosalie ait perdu la tête; elle est presque de notre âge et elle se remet à s'amouracher ! Ah ! ce n'est pas nous qui nous laisserions tenter par qui que ce soit si nous venions à perdre nos hommes, qu'en dites-vous, cousine ?

— Pour ce qui est de ça, personne ne pourrait me décider à dire « oui » une seconde fois ! Mais pour en revenir à cette Rosalie, croyez-vous qu'elle va faire parler les gens ! Et puis, cousine, c'est entre nous, s'il vous plaît, il y aura bientôt sur le